

Le spectre de Cuba

Entrée libre

Jean-Jacques Roth
Rédacteur en chef adjoint



C'est la magie faite danse, sa virtuosité a ensorcelé les chorégraphes et sidéré ses nombreux adulateurs, mais voilà: c'est fini. A 50 ans, Sylvie Guillem raccroche ses chaussons. Sa tournée d'adieux a commencé en juin à Londres, elle se terminera au Japon en décembre. Et cette femme de fer, parfois surnommée «Mademoiselle non», n'est pas du genre à revenir sur sa décision. «Nous, les danseurs, avons plus conscience du temps qui passe», a-t-elle déclaré.

Alicia Alonso n'a pas la sagesse de l'étoile française. Elle aussi a été «prima ballerina assoluta» mais dans un contexte tout autre. Née à Cuba en 1921, devenue célèbre à New York où elle a dansé les grands rôles romantiques alors qu'elle était devenue presque aveugle dès 19 ans, elle est revenue sur son île pour y fonder, en 1948, une compagnie à son nom. Fidel Cas-

La danseuse Alicia Alonso apparaît telle une allégorie du régime castriste dont elle fut l'ambassadrice: délabrée et pathétique

tro l'éleva au rang de «Ballet national de Cuba» et en fit la vitrine culturelle de la révolution. «Giselle» et «Le lac des cygnes», les chaussons et les tutus ont ainsi été l'instrument de propagande le plus incongru des *barbudos* cubains! Mais efficace. Les tournées mondiales s'enchaînèrent. Surnommée très jeune le «cobra noir», Alicia Alonso avait moins de convictions que d'intérêts bien compris dans cette alliance qui en fit l'une des plus augustes protégées du régime, dans un pacte méphistophélique qui lui assurait pouvoir et liberté.

Et cela dure. A 94 ans, Alicia Alonso, qui dansait encore «Giselle» à 70 ans, régente toujours la danse à Cuba. Elle fait sa classe régulièrement, sans rien y voir, entourée de pupilles déférentes qui l'écoutent leur dire qu'elles manquent d'expression. Il y a trois ans, elle esquissait encore quelques pas sur la scène de l'Opéra de La Havane, soutenue à bout de bras par ses partenaires. Un documentaire de la réalisatrice suisse Eileen Hofer, «Horizontes», arrive en salles cette semaine: il montre avec sensibilité absolument magnifique cette femme aux allures de spectre édenté, accrochée à son rang comme à son passé, et toute la chaîne des destinées qui lui font suite, à travers deux jeunes danseuses de sa troupe. Alicia Alonso apparaît alors telle une allégorie du régime dont elle fut l'ambassadrice: délabrée et pathétique, momifiée par les souvenirs et les illusions, prête à être emportée par les vents implacables de l'histoire et de l'oubli.

jean-jacques.roth@lematindimanche.ch



«La voie de l'écuyer» allie précision, beauté du geste et élégance de ces chevaux portugais à la robe crème et aux yeux bleus.

Bach fait danser les chevaux de Bartabas

Art équestre Bartabas compose son nouveau spectacle avec la prestigieuse Académie de Versailles. «La voie de l'écuyer» ou l'art de marier les disciplines.

Isabelle Bratschi
isabelle.bratschi@lematindimanche.ch

Les mots s'emballent comme autant de chevaux au galop. Dès lors qu'il s'agit d'évoquer ce qui est depuis toujours sa passion, Bartabas ne saurait faire autrement que de lâcher la bride.

Bavard intarissable, il mêle art équestre, musique, peinture et philosophie. Normal, pour lui tout n'est qu'harmonie. L'homme a envie de transmettre, vite, comme si le temps était compté. «Transmettre au cheval, recevoir ce qu'il donne, transmettre son énergie à l'autre, ses émotions au public.»

Un mot tellement important pour lui qu'il en a fait le thème de son nouveau spectacle «La voie de l'écuyer» par l'Académie équestre de Versailles, une compagnie-école qu'il a fondée en 2003. «Mon idée a été de retransmettre et de codifier tout ce que j'avais inventé avec Zingaro. C'est-à-dire une nouvelle forme de spectacle, une expression artistique avec les chevaux. Je voulais approcher la discipline équestre comme un art et non comme un sport.»

De quelle manière? «Par un enseignement complet qui mélange plusieurs disciplines. En complément à leur travail à cheval, les écuyers reçoivent des cours de chant, pour la respiration, de danse pour le placement du corps et la souplesse, d'escrime artistique pour les réflexes, de kyudo, l'arc traditionnel japonais, pour la concentration. Des disciplines qui ne servent pas à faire d'eux des automatismes, mais à l'inverse à développer les sentiments.» Et de citer Yehudi Menuhin: «Il disait que pour le musicien, «le violon devient rapidement un problème de corps». Ce corps il faut le faire travailler.»

Bartabas est lancé, la voix force l'allure. «L'Académie de Versailles n'est pas une école d'équitation, mais un haut conservatoire qui s'adresse à des cavaliers qui ont au moins quinze ans de pratique derrière eux. Il faut

prendre conscience que dans le monde il n'existe pas de structure comme celle-là qui forme des cavaliers artistes. C'est comme si je fais une compagnie de danse avec des gymnastes. Mêler les genres ouvre l'esprit.»

L'art de la fougue

Bartabas a su non seulement unir les disciplines artistiques mais aussi confondre les époques. Il s'est emparé du classicisme de l'école française de Versailles pour le sublimer de manière contemporaine. Dans son spectacle «La voie de l'écuyer», qui sera du 2 au 7 octobre à l'Arena de Genève, il allie technique et poésie, tempo et silences sur une musique de Bach.

«La voie de l'écuyer» est un spectacle de répertoire qui illustre le travail très précis de l'académie. On y voit différentes formes de dressages, que ce soit les rênes longues, le travail monté, l'escrime artistique. Je l'ai conçu comme un ballet classique avec des solos, des duos, des quatuors et des ensembles qui forment de majestueux carrousel.



AFP/Ga briel Bouys

«Versailles c'est la pierre. Zingaro c'est le bois, le chapiteau. Le lien c'est l'écoute du cheval»

Bartabas, metteur en scène et scénographe

Un carrousel royal de chevaux qui tourne en cadence. «La majorité des chevaux de l'académie sont des Lusitaniens, une race portugaise de haute naissance, à l'origine de l'école de Versailles. Ils sont très doués pour le rassembler et le dressage. Ils sont souples et spectaculaires. Je les ai voulu tous crème aux yeux bleus. C'est original. Pour l'escrime à cheval, je travaille avec des criollos argentins. Pour les longues rênes, j'ai choisi des petits chevaux, les Soraya.»

Ce ballet équestre se décompose en plusieurs tableaux clairs-obscurs. Certains y voient

des Géricault ou des Delacroix. Ce qui n'est pas pour déplaire à Bartabas. «L'art équestre, c'est ce sentiment d'harmonie que peut avoir le peintre avec les couleurs, le musicien avec les sons. Cette phrase n'est pas de moi, mais tirée de textes des grands dresseurs, comme Carpentier. Ils seront lus pendant le spectacle.»

Lecture, chant et musique de Bach accompagnent les foulées des chevaux. «Il y a un côté géométrique chez Bach et une énorme sensibilité. Cela donne une rigueur classique tempérée de touches baroques. Il y a aussi un sens du sacré que j'ai toujours aimé.»

Le spectacle est rythmé par des scènes rapides de haute voltige, des numéros de dressage d'une précision millimétrée, de combats d'épée, de danses de derviches. Il affiche une tonalité très féminine que revendique Bartabas: «La compagnie est à 90% féminine. J'en suis assez fier car cela montre que l'académie est à l'écoute de la société d'aujourd'hui. Les équitants, ceux qui travaillent autour du cheval, ne sont presque que des femmes. En trente ans, la tendance s'est inversée. Avant, monter à cheval était une obligation sociale, un peu aristocratique. Il fallait montrer son pouvoir ou sa richesse. Maintenant on achète un hélicoptère ou une belle bagnole. Les hommes ont abandonné le cheval aux femmes.»

Une écoute silencieuse

Bartabas est fidèle à lui-même. A ses convictions du début. Il place le cheval sur le devant de la scène. Il poursuit: «Outre l'aspect technique, ce qui m'intéresse c'est de faire ressentir la relation qui anime l'homme et l'animal. Une relation qui se fait sur la douceur, sur l'écoute. C'est le plus important pour moi. Même si on ne connaît rien aux chevaux, on doit ressentir le dialogue. On peut apprécier l'académie sans être un cavalier, juste en découvrant un nouvel univers. Quand on va voir un ballet, on n'a pas besoin de pratiquer la danse. On peut aussi aimer un tableau sans être artiste.»

Les arts se rejoignent à nouveau. Comme il l'a toujours voulu. Mais entre Zingaro et l'Aca-